

Jean-Marie Gleize

JACQUES CLERC STYLITE

Jacques Clerc est un éditeur, c'est-à-dire qu'il est celui qui donne.

Si je lui confie des pages, alors il me les donne. Il connaît le temps qu'il faut pour se coucher dans l'épaisseur sensible des feuilles. Il connaît la fabrication des feuilles et le reste (la chimie des lettres, la taille et la forme et les nombres justes et le reste.)

Il sait qu'écrire c'est nu,
c'est de l'encre.

Soit un livre, une page. Sur la page un rectangle de lignes, ou dans la page, comment faut-il dire? Un rectangle dans le rectangle, une surface imprimée, entourée de marges. Ces marges sont-elles à la même distance (de mon regard) que le blanc qui les entoure? Et ce mot, en petites capitales au centre du texte, n'est-il pas plus proche encore, n'est-il pas en train de venir vers moi? et cet autre, en italiques, qui semble se précipiter vers la marge droite, est-il sur le point de sortir? Je lis de haut en bas, de gauche à droite, je lis selon cette diagonale (pas l'autre). Le texte est donc couché debout. La page qu'elle soit à plat sur la table ou tenue dressée, je la perçois verticale. Cette verticalité est mentale, physique à la fois et mentale. Une stèle, une colonne de mots, une pierre levée de mots est une page est comme une page, est pour une page. Plus haute que large (comme le corps de l'homme). L'éditeur dresse et donne des pages. Il les donne droites tirées, il tire et dresse le corps tiré droit. Une forêt de pages, une forêt plate et volumineuse, plate et circulaire, de feuilles dormant debout prêtes, sèches et humides, avec tous leurs yeux noirs ouverts, offertes.

Jacques Clerc sait qu'écrire c'est nu, c'est dehors.

Stèle, style. Jacques Clerc est un *stylite*. Seul. Soumis aux intempéries, au froid du vent. Retiré en chacune de ses pages. Présent disparu en chacune de ses pages. Présent disparu en chacune d'elles.

Un sculpteur à l'étude. Manuellement à l'étude. Je l'imagine travailler dans la cour, ou sur le pavé d'un port, dans le paysage rouillé d'une usine, avec le bruit des vitres cassées et des machines, les tours de roues sur les rails. Dans cette musique là il travaille, il descend ligne à ligne le long de la page il construit le mur à l'envers, de haut en bas, inversement, il dresse la page en feuilles de métal, la retourne, l'attend.

Il y a dans la *stature* de Jacques Clerc, l'invitation à l'étude, la prise ou reprise de l'étude, incitation, provocation.

Quelqu'un ce vendredi soir, parmi tous les chemins mal peignés de ma lecture, choisit de m'interroger sur ceci : entre nudité et les visages du réel (ossature des choses, mur de craie, crudité cruelle, prose en prose, profanation...), pourquoi *debout*? Parce que nous nous présentons

(nous rendons présents) à l'obstacle. Debout devant. Debout contre. La notion, l'idée, d'obstacle, l'obstacle. Je partage cet engagement avec lui (celui que j'appelle le sculpteur) : les stèles sont autant de témoins dressés pour le face à face, le réveil, l'arrachement.

Voici l'une des façons de le raconter. Les lauriers sont coupés. Nous sommes « tombés » au bas du bois. Fin de la chasse, de la danse, de la course, du rêve. Fin des coupoles, des autels, des monuments de superstition. Fin des chants, psaumes, prières. Il est midi. Que faisons-nous maintenant, rendus au sol ? Qu'en est-il d'une poétique du réveil ? D'après la coupe des lauriers ? La première chose à faire est de déplier les jambes. Debout ! De sentir la rugosité de la terre et l'acuité de lame des cailloux sous la plante des pieds. D'ouvrir les yeux.

Autre version du témoignage. D'abord les enfants sont en cercle. Les uns contre les autres, avec ou sur les autres, ensemble. Ils regardent les merveilleuses images. L'un prendra la porte. Il s'arrachera. Il sera seul. Maintenant dehors, debout, agitant les bras. Bientôt immobile, stylite. Face à rien, à tout. Prêt à tout. Pressentant violemment ce que sera la violence de la solitude. Se tenant là, debout, sans images. Après les images.

Être nu debout sans rien dans les yeux et dans la bouche. Invincible.

Samedi matin, à Reims, je suis allé voir l'ange au sourire. Il était à gauche (comme prévu) des échafaudages, tubes et bâches. Debout contre le mur. Le dos au mur. Debout devant, face à rien, à tout, au vide. Avec ses yeux d'aveugle. Tournant les bras, les ailes. Lui (celui que j'appelle le sculpteur), *anonyme*, devenu le mur, devenu les yeux, la bouche.

Cet ange, simplement comme une lettre.

Dimanche, plateau de Ganagobie, même tenue des arbres. Simplement découverts, tracés, épelés un à un, à la poursuite de la trajectoire. Je me souviens de ce que m'a répondu Denis Roche, il y a quelques jours. Comme je lui parlais du « vers projectif » (Olson), il m'a dit : *projectile*. Oui, *projectile*, plutôt.

Trajet (marcher entre les stèles, former le labyrinthe). Projet. Projection. Jetés contre le temps, contre la mort.

« Elles sont des monuments restreints à une table de pierre, haut dressée, portant une inscription ». Segalen par le « de leurs fronts plats ». Leur fond plat : comme celui de la table de Ganagobie, de cette barque, une barque à fond plat. Portant, porteuse, oui. L'inscription est portée. Aussi elle porte. Aussi elle est une porte. Dressement, platitude, planitude, comme un front, un fond, une table, une porte. Voici les tables fermées, le jardin des tables. Entrez au jardin des tables. Marchez entre, librement.

C'est la voix qui porte, la voix de ce corps géométrique.

« En métal patiné, portant reliefs et textes gravés en creux ou en saillie, certaines opposant le bois coloré au métal. »

Le temps passe d'arbre en arbre. De la jambe gauche à la jambe droite. Le passage du sang d'une jambe à l'autre. Portes tatouées. Creusées. Feuilles métalliques.

On parle d'un *éclat métallique*.

Elle résonne et peut se lire, Elle est (peut-être) creuse. Sa taciturnité est provisoire. Dans leur garage je les ai touchées, Instruments à percussions, Armes. Dans le même jardin, prolongement de l'éclat métallique.

Jacques Clerc est un fabricant d'armes.